

Témoignage d'Augusta Berthet

« Le 21 Juillet, j'étais en champ lorsque les planeurs atterrirent. J'avais laissé ma fille Suzanne 9 ans. Mon mari, à cette époque, remplaçait le maire, et s'était rendu à Jossaud afin d'y faire cuire le pain. Constatant à son arrivée que tout avait brûlé, il vint nous rejoindre dans la grotte où nous étions réfugiés avec nos voisins. Les allemands tiraient sur tout ce qui bougeait et tuaient aussi bien les gens que les bêtes. L'ennemi se trouvait près de la Ferme Barnarie lorsqu'il découvrit notre refuge. S'approchant de la grotte, les soldats firent sortir, en les traitant de terroristes, le père Bonthoux et mon mari, Martial Berthet et les mirent tous les deux en ligne afin de les fusiller. Bonthoux fut sans doute épargné parce qu'il paraissait plus âgé mais pour mon mari il n'y eut pas de pardon et il fut tué. »

Témoignage d'Irma Faure

« Le 21 Juillet, nous nous trouvions dans une ferme de Jossaud où nous étions réfugiés depuis le 13 juillet. Alertés par le bruit d'un planeur qui venait de percuter un arbre, nous nous apprêtions à sortir lorsque les allemands surgirent dans la ferme. Sous la menace de leurs mitraillettes, ils nous firent tous sortir, puis pointant leurs armes dans le dos des hommes, leur firent lever les bras et les emmenèrent pour les fusiller quelques mètres plus loin. Nous avons ensuite atteint le pré lorsque nous essayâmes des coups de feu. La petite fille qui était avec nous fût blessée à la main. Mon mari Léon Faure, mon gendre Aimé Dubourg, le cantonnier Martial Garagnon gisaient non loin de là en bordure de la route baignant dans leur sang.

Lorsque les allemands détruisirent leurs planeurs, il y avait 5 jours que nous étions réfugiés dans un bosquet de fayards. Toutes les nuits, ils lançaient à la lisière du bois des grenades qui éclataient souvent près de nous. La petite n'ayant reçu aucun soin et craignant la gangrène, ma fille aînée décida de sortir. Aussitôt les soldats lui tirèrent dessus ; la croyant atteinte je sortis, mais les allemands avaient tiré en l'air pour l'effrayer. Les allemands n'ayant pas voulu nous laisser reprendre les bois, nous nous installâmes avec Mme Guillet dans une porcherie qui n'avait pas brûlé. Tous les jours, les soldats vinrent nous rendre visite et soigner la petite. L'un d'eux nous conseilla de la diriger sur un hôpital. Il nous fallut deux jours de marche pour atteindre Die. »

Témoignage de Jean Bonthoux

« Nous sommes partis avec ma femme et les enfants le 21 à Saint Julien en Quint. Mon beau père ne voulut pas abandonner la maison et nous dit : « partez vous autres, parce que nous, nous sommes vieux et l'on nous fera rien ». Le 24 Juillet, croisant une colonne allemande montant de Die, mon beau père n'ayant pas été interpellé, crut qu'il ne craignait plus rien. Se dirigeant vers la ferme Rambaud, il aperçut venant de Vassieux et descendant le Chaumat, des soldats allemands qui cernèrent aussitôt la ferme. Là, il vit fusiller mon grand père Joseph Adrien Bonthoux, ma grand-mère Adeline Bonthoux et ma belle mère Marthe Mottet. Puis les allemands chargèrent les 3 corps dans un tombereau, et le poussèrent dans la grange Rambaud qu'ils incendièrent. »

Témoignage de Pierre Revol

« Le 27, nous allâmes faire un tour au château, pour voir nos fermes. Tout était en ruine et il n'y avait plus personne. Contournant les décombres de la maison Blanc, j'entendis un léger bruit, plainte ou appel, je ne pus distinguer. Aussitôt l'abbé Gagnol me dit : « il y a quelqu'un ! »

Nous nous approchâmes et découvrîmes la petite Arlette Blanc. Nous essayâmes de la dégager mais nous ne pûmes y parvenir car les corps de ses parents étaient enchevêtrés autour de sa jambe. Elle nous déclara que les allemands lui avaient refusé à boire. Ne pouvant la retirer à nous deux, nous lui donnâmes à boire et allâmes chercher les anciens Charles Barnarie, Henri Chapays et Martin Berthet en renfort. Ils vinrent dans la nuit, la dégagèrent et la transportèrent sur une brouette à travers les champs et les bois jusqu'à Saint Agnan. Malgré les médicaments, la petite atteinte de gangrène mourut après un calvaire de 10 jours. »

Témoignage d'Augusta Allard

« Le 12 Juillet 1944, La Chapelle ayant été bombardée dans la soirée, le capitaine Paquebot me conseilla de m'éloigner du village avec mes enfants ce que je fis le lendemain. J'étais aux Granges lorsque le bombardement commença. Par mon mari, j'appris que le capitaine Paquebot avait reçu un ultimatum par les Allemands : « Si Vassieux ne se rendait pas, le village serait mis à feu et à sang ». Le 21, nous vîmes surgir par-dessus Nève, les planeurs allemands. Mon père Elie Teston nous cria de nous dépêcher de sortir et de nous mettre à l'abri avec les enfants. Nous allâmes nous réfugier sous un hangar, à côté de la maison. Puis sous une pluie battante nous partîmes dans les bois. Mon père nous emmena tous au Piarou où nous passâmes la nuit. A l'aube, j'avais enveloppé mon bébé dans un édredon et, nous traversions une prairie lorsque nous fûmes surpris par un avion qui nous mitrailla. Nous étions cachés dans les bois, l'avion continua de nous mitrailler mais personne ne fut atteint et dans la nuit nous pûmes atteindre la ferme Samuel à Saint Julien en Quint. Une quinzaine de jours après, par des maquisards repliés j'appris la mort de mon mari Charles Allard. Sans doute surpris par l'ennemi près de la maison de l'instituteur Georges Magnat, ils avaient été abattus tous les deux. »